

roi, en lui fait la même réponse. Espérant qu'un autre personnage éminent obtiendrait mieux que lui cette faveur, il va le prier de faire cette démarche. Les gens du roi font la même réponse. Enfin, M. le préfet demande qu'on lui assigne une heure à laquelle il serait certainement reçu ; on lui indique quatre heures de l'après-midi ; mais un quart d'heure avant l'heure fixée, M. Garde-marteau, chambellan de S. M., se rend à la préfecture, remercie M. le préfet des convenances qu'il a toujours gardées à l'égard des exilés : — Il est inutile, M. le préfet, que vous vous rendiez à l'Archevêché ; le roi, mon auguste maître, est parti !... — Nous laissons à juger à nos lecteurs la surprise et l'embarras du chef de l'administration.

Une estafette fut immédiatement expédiée pour Paris, où elle n'a pu arriver, malgré la plus grande diligence, et en supposant que le chemin de fer n'ait pu être mis à sa disposition à Orléans, que le jeudi à quatre ou cinq heures du matin. Le départ du roi n'a donc pu être signalé sur la frontière que dans la matinée du jeudi. Ainsi le roi aura eu, sur les ordres du gouvernement, une avance de deux jours et trois nuits ; c'est bien assez, c'est plus qu'il ne faut pour sortir de France.

« Dieu le garde et le défend ! »

Voici d'autres détails dont la *Presse* garantit l'exactitude :

« Lundi soir, 14 septembre, la voiture du prince est sortie de la ville avec deux personnes de sa suite. Une heure après, lui-même est monté à cheval, accompagné de son escorte. Une fois hors des murs, il a mis son cheval au grand galop ; son escorte, accoutumée à le voir courir souvent ainsi, puis revenir, l'a suivi lentement et l'a bientôt perdu de vue. Aux informations des gendarmes sur sa direction, on répondait qu'on l'avait vu prendre celle d'un château voisin où il avait l'habitude d'aller.

« Au bout de quelques jours, l'escorte vit revenir la voiture avec une troisième personne. Persuadés que c'était le prince, ils reprirent avec lui la route de Bourges, et constatèrent sa rentrée à l'archevêché. Le préfet fut lui rendre visite le lendemain ; mais le prince était malade, et le préfet n'insista pas pour le voir. Le mercredi à dix heures, nouvelle visite du préfet avec plus d'insistance, mais le prince reposait.

« Le préfet, assez mécontent, mais craignant de manquer d'égards envers son prisonnier, sortit encore en disant qu'il reviendrait à quatre heures et qu'il insisterait pour voir le prince. Mais le chambellan épargna la mortification de cette dernière visite en venant, à trois heures et demie, annoncer que son maître était parti, qu'il avait quarante-huit heures d'avance, et qu'ainsi on n'avait aucun espoir de le rejoindre. Il n'a pas voulu indiquer la route qu'il avait suivie.

« Nous apprenons d'un autre côté que Cabrera, qui était à Paris depuis quelques jours, a disparu subitement.

« Le bruit courait à la Bourse aujourd'hui que le comte de Montemolin avait été arrêté à 70 kilomètres de Bourges, sur la route de Limoges. Il portait un uniforme de soldat de la ligne avec le pantalon garance.

« On ajoute que la veille de son départ, le fils de don Carlos avait dîné à l'hôtel de la Préfecture, et qu'il s'était exprimé avec une grande énergie au sujet du prochain mariage de la reine d'Espagne. Il avait déclaré qu'il protesterait de toutes ses forces contre ce mariage. Ces paroles avaient excité quelques soupçons dans l'esprit du préfet.

D'un autre côté, nous lisons dans *l'Esprit public* :

« On assure que M. le comte de Montemolin est parti de Bourges mardi, dans la nuit, et qu'il s'est dirigé en toute hâte vers Orléans par la Sologne. D'Orléans il serait venu à Paris par le chemin de fer du Nord. Mercredi, dans la soirée, il traversait la frontière et gagnait Orléans, où il sera, dit-on, embarqué pour l'Angleterre. Nous ne tarderons pas à savoir s'il est arrivé à Londres. Il est possible toutefois qu'au lieu de se rendre dans cette dernière ville, il se soit embarqué près de la côte d'Angleterre, sur un bâtiment qui l'aura transporté en Espagne.

« L'évasion du prince a été favorisée par la crédulité du préfet du Cher. Le prince était chez ce fonctionnaire dans la soirée de la veille ; il paraissait triste et se retira plus tôt que de coutume, sous prétexte qu'il était souffrant. Le lendemain matin le préfet se rendit à l'hôtel du prince ; les gens du comte de Montemolin répondirent qu'il avait passé une nuit agitée. Vers midi, le préfet se rendit de sa personne chez le prince ; on lui dit que le prince ne pouvait le recevoir en ce moment, mais qu'il irait le soir à la préfecture. Le préfet attendit toute la soirée, et le lendemain il revint de bonne heure chez le prince. Ne le trouvant pas, il éprouva de l'inquiétude, et questionna vivement les gens de la maison, qui répondirent que le prince était allé promener à cheval. Les inquiétudes du préfet augmentèrent, et la vérité fut bientôt connue.

« En apprenant le départ du prince le préfet fut consterné, surtout quand il sut que ce départ avait eu lieu l'avant-veille, et que toute tentative pour s'emparer de sa personne était inutile. Il expédia aussitôt une dépêche télégraphique à Paris pour y porter la désolante nouvelle.

« En recevant cette dépêche, M. Antoine Passy, qui administre et dirige à l'intérieur, en l'absence de M. Duchâtel, la fit tenir immédiatement à M. Guizot. Ce dernier expédia une estafette au roi, qui se trouve à La Ferté-Vidame ; l'on présume que S. M. ne tardera pas d'être de retour à Neuilly, et que la gravité de l'événement l'arrachera aux douces chaudières qu'elle se promettait de goûter à La Ferté-Vidame, où elle a donné à un fermier anglais l'exploitation et l'aménagement d'une ferme.

« M. Guizot a paru fort contrarié en apprenant l'évasion du prince et une

dépêche a fait savoir à M. Duchâtel que sa présence à Paris pourrait devenir nécessaire.

« Quand à M. Antoine Passy, il était passablement troublé, et il paraissait croire que la chose, étant politique, ne le regardait pas, lui qui ne s'occupe habituellement que de détails d'administration. Il paraît se faire jouer le télégraphe, de mettre la marée haussée en campagne ; mais on lui a fait comprendre que ces moyens devenaient inutiles ; et, en effet, le gouvernement n'a pas tardé à savoir que le prince n'était plus en France.

IRLANDE.

— Des troubles assez sérieux ont éclaté lundi et mardi dernier en Irlande, à Kilkenny et dans d'autres localités. Des attroupements se sont formés, et, après avoir parcouru les rues en poussant des clameurs enragées, la foule a pillé un assez grand nombre de boutique de boulangers ; heureusement aucune collision n'a eu lieu entre le peuple et la force armée requise par les magistrats pour le rétablissement de l'ordre ; les rassemblements ont fini par céder aux exhortations et aux promesses des autorités, qui se sont engagées à procurer du travail aux ouvriers sans ouvrage, en exceptant néanmoins de cette répartition tous ceux qui se rendaient coupables de quelque acte de violence.

— Le bruit se répand, d'après le *Morning-Herald*, que le ministère a l'intention de convoquer sur-le-champ le parlement, pour aviser aux moyens de remédier à la misère de l'Irlande. Ce bruit, ajoute le *Morning-Herald*, nous paraît exact ; car, outre la réponse du secrétaire du lord-lieutenant d'Irlande à la députation de Cork, nous avons, pour la corroborer, une lettre de M. O'Connell qui recommande cette mesure.

— Voici quelles sont jusqu'à présent les dispositions adoptées par le gouvernement anglais pour venir au secours de la malheureuse population de l'Irlande. Six vapeurs de la marine royale sont actuellement employés à transporter de la farine de maïs et du bled de mer de Cork sur divers points de la côte d'Irlande. Le sloop à vapeur *Stromboli*, s'est rendu de Cork à Farbert avec 8 ou 900 sacs de farine de maïs ; quand il les aura transportés, il reviendra à Cork en chercher encore. Le steamer *Cornet* a été envoyé en Irlande avec de l'argent. Ce bâtiment arrivé à Cork, après avoir remis une partie de son chargement en espèces à la succursale de la banque d'Irlande (à Cork), est parti samedi de Cork pour Tralee, Limerick, Galway, Westport et Sligo, distribuant le reste de l'argent à toutes les autres succursales de la banque d'Irlande, pour venir au secours des habitants nécessiteux.

HUGUES LE DESPENSIER.

III.

SUITE.

HERMES MILITUM

Le manoir de Bellissime était en grand émoi. Trente chevaux neufs, qu'on avait été acheter à la ronde et qui n'étaient pas encore habitués au frein, caracolent et ruèrent au contact de la main des palefreniers occupés à les harnacher. Des écuysers fournissaient les armets et les jambières, et veillaient à ce qu'il n'y eût aucun défaut à ces tabards de mailles d'acier qui furent le principal vêtement militaire jusqu'au milieu du douzième siècle, époque où l'on commença à voir apparaître les armures en fer battu. Les hommes d'armes étaient rangés dans la cour pour jouir de ce spectacle animé ; la sentinelle qui veillait sur la tour la plus élevée avait suspendu sa promenade et dessinait sur le ciel une silhouette attentive. Le vestibule contenait une foule de mailleurs, passementiers et pelletiers qui travaillaient activement à mettre en état les manteaux de moire, les justaucorps, les robes fourrées d'hermine et de menuisier destinées aux trois fils de messire Baudry et à leur suite.

Dans une pièce écartée du château, messire Balderic, étendu sur un lit de repos, en camelot fardé, conférait gravement avec un personnage d'un âge mur, à la robe noire, fourrée de martre, qui, une plume de cygne à la main, et assis devant un pupitre semblable à nos lutrins de paroi-c, écrivait, d'après l'ordre du vieux seigneur sur une grande feuille de parchemin qu'il déroulait à mesure. Messire Baudry était moins triste qu'au premier chapitre de cette histoire ; cependant il fronçait le sourcil et jetait de fréquents regards, à un Christ grossièrement enluminé et orné de cristaux, ou aux têtes d'ours monstrueuses et cornues, trophées qu'il avait rapportés de la chasse au temps de sa vigueur.

— Lorsque je vous ai dicté les dispositions par lesquelles je donne tous mes biens à mes trois fils aînés, dit-il, j'ignorais que mon fils Olivier voudrait porter les armes. Comment faire, maître Walram ? Malgré sa généreuse persistance, je ne puis consentir à ce qu'il soit entièrement déshérité.

— Ceci est embarrassant. Monseigneur, répondit maître Walram en suspendant le travail d'illustration de lettres gothiques qu'il exécutait sur le vélum avec de l'encre rouge et verte. Vous savez quelle peine nous avons eue à mettre sur pied les vingt lances et les soixante vassaux armés de pied en cap qui doivent faire figurer convenablement vos trois fils au milieu de la chevalerie ; un nouveau sacrifice est donc impossible. D'un autre côté, si vous voulez diminuer